CATHERINE CUSSET

Indigo

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA BLOUSE ROUMAINE, *roman* (« L'Infini »).

EN TOUTE INNOCENCE, *roman* (Folio n° 3502).

À VOUS, *roman*. Édition revue par l'auteur en 2003 (Folio n° 3900).

JOUIR, *roman* (Folio n° 3271).

LE PROBLÈME AVEC JANE, *roman* (Folio n° 3501). Grand Prix des lectrices de *Elle* 2000.

LA HAINE DE LA FAMILLE, *roman* (Folio n° 3725).

CONFESSIONS D'UNE RADINE, *roman* (Folio n° 4053).

AMOURS TRANSVERSALES, *roman* (Folio n° 4261).

UN BRILLANT AVENIR, *roman* (Folio n° 5023). Prix Goncourt des lycéens 2008.

Aux Éditions du Mercure de France

NEW YORK, JOURNAL D'UN CYCLE, *récit* (Folio n° 5279).

Aux Éditions Champion

LES ROMANCIERS DU PLAISIR, *essai*.

INDIGO

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CATHERINE CUSSET

INDIGO

roman

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Pour C. et V.
En mémoire de J. et d'A.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CHARLOTTE

Roissy, samedi 5 décembre 2009

« On ne passe plus. Alerte à la bombe. »

Le policier surgit au moment où Charlotte tendait sa carte d'embarquement à l'employé de l'aéroport qui gardait l'accès à la douane. Elle vit approcher d'autres policiers.

« Je suis en transit entre New York et Delhi et je risque de rater mon avion. On embarque, regardez. »

Elle pointa du doigt l'heure sur la carte. Le jeune flic au nez en trompette reculait d'un pas quand deux personnes accoururent. Il dressa la paume et barra le passage.

« S'il vous plaît ? reprit Charlotte d'une voix implorante.

— Vous ne comprenez pas ? On ferme le périmètre. »

Le couple asiatique derrière elle tenait des propos inquiets dans une langue étrangère. Sans leur arrivée intempestive, le policier cédait.

« Il y en a pour combien de temps ?

— Un quart d'heure.

— Vous êtes sûr ? Il y a deux ans j'ai raté un avion avec mes filles à cause d'une alerte à la bombe : il a décollé à la seconde où l'alerte a pris fin.

Extrait de la publication

— Aucun avion ne décolle. Les démineurs arrivent. Reculez, madame. »

Inutile d'argumenter. Les gens s'agglutinaient autour des policiers vers qui montait un brouhaha de questions anxieuses. Ils barrèrent le passage d'une bande jaune, comme si un crime avait eu lieu. Autant profiter de ce quart d'heure pour respirer un peu d'air frais avant de passer la journée dans l'avion. Charlotte franchit la porte à tambour. Il faisait froid et elle frissonna dans son manteau trop léger, qui lui serait utile à Delhi où la température descendait la nuit jusqu'à huit degrés. Par contre, trente-cinq degrés à Trivandrum, à l'autre extrémité de l'Inde, dans le Kerala au nom poétique où on les expédiait mardi. La valise n'avait pas été facile à faire.

L'Inde. Elle y serait ce soir, et poserait le pied pour la première fois sur le continent asiatique.

Un homme debout près d'elle alluma une cigarette, dont la fumée parvint à ses narines. Elle se déplaça à l'autre bout du banc métallique. À New York c'était encore le cœur de la nuit ; Adam et les filles dormaient profondément. Elle avait somnolé trois ou quatre heures mais ne sentait pas la fatigue. Elle était à Paris, dans la ville où elle avait grandi, et où elle ne faisait que passer. Seule, pour la première fois depuis dix ans. En sortant de l'avion tout à l'heure, elle avait aspiré une bouffée de liberté grisante. Pas d'enfant à réveiller et à porter, pas de doudou à ramasser, pas de poussette à déplier. Seule. Elle regarda autour d'elle. Le ciel était gris clair, les trottoirs gris foncé, les piliers de béton qui soutenaient la route en hauteur, gris souris, et les murs du terminal 2C de l'autre côté, gris-beige. Tout gris, hormis les panneaux d'Europcar vert vif.

Sans doute tous les aéroports au monde étaient-ils gris, mais il y avait ici quelque chose de spécifiquement français : la ligne droite de la route portée par les piliers de béton, les bâtiments bas avec leurs toits plats aux motifs géométriques ? Quelque chose de plus petit, lisse et soigné qu'à New York. Et l'odeur, grise aussi, différente de celle de New York, une odeur intime qu'elle reconnaissait instantanément. Chez elle.

De la grisaille surgit une image : Debarati, le dos très droit, ses cheveux noirs tombant sur ses épaules, assise nue dans la baignoire du Crillon et lavant ses chaussettes en nylon noir qu'elle avait enfilées sur ses avant-bras comme des gants de femme fatale. Deb illuminant de sa beauté la salle de bains en marbre du palace qui ressemblait la minute d'avant à une prison dorée. Deb poussant un cri de protestation en entendant le clic de l'appareil photo, avant même de voir Charlotte sur le seuil : « Non ! T'es chiante ! » Deb éclatant de rire.

C'était il y a quinze ans. À peine arrivée à Paris et descendue au Crillon, Charlotte s'était demandé ce qu'elle faisait là avec ce groupe de milliardaires américains cacochymes qui avaient fait le voyage depuis New York en jet privé et qu'émoustillait l'accent français de leur jeune conférencière. De sa chambre à mille euros la nuit, elle avait appelé son amie, qui avait débarqué une demi-heure après, vêtue d'un jean moulant et d'un perfecto plein de petites fermetures éclair lui donnant davantage l'air d'une prostituée de luxe que d'une étudiante américaine en histoire de l'art qui faisait des recherches en France. Charlotte s'était sentie revivre.

Elle avait appelé Deb au secours ; Deb était accourue.

Extrait de la publication

Charlotte grimaça. Les larmes coulaient le long de son nez. Elle se concentra sur la vision qui s'effaçait déjà. Il n'y avait que dans ces images surgies inopinément qu'elle arrivait encore à voir Debarati telle qu'en elle-même, vivante. Elles étaient déjà beaucoup plus rares qu'il y a cinq ou six mois. Un jour elles disparaîtraient.

Adam dit : la mort n'intéresse personne. La mort emmerde les gens, Charlotte, et le suicide encore plus. Sache-le : tout le monde s'en fout.

C'était la réalité, à laquelle Deb n'avait pas su s'adapter, et à laquelle il était temps que Charlotte se raccroche. Six mois après, il lui arrivait de fondre en larmes au milieu d'un geste. « Pourquoi tu pleures, maman ? — Je pense à mon amie Deb, tu sais, qui est venue dîner en avril et qui habitait dans le Maine. — Mais pourquoi tu pleures ? — Parce qu'elle est morte, je t'ai dit, et que je ne la verrai plus. — Plus jamais ? » L'innocence de cet étonnement avait redoublé ses larmes. Adam n'était pas content qu'elle pleure devant les filles, surtout Suzanne, qui absorbait la tristesse de sa mère comme une éponge. En juillet, quand elle avait reçu cette invitation inattendue à un festival de culture française en Inde au mois de décembre, il l'avait poussée à l'accepter même si l'Inde était nécessairement associée à Deb, qui y avait vécu six ans, et que l'absence de sa femme pendant huit jours, dix avec le voyage, lui compliquerait la vie ; c'était une occasion qu'elle ne devait pas rater, elle se ferait des contacts utiles dans le monde du cinéma indien, son dernier film serait peut-être acheté par un distributeur anglophone… De toute évidence, il pensait qu'un changement d'air et la découverte d'un pays aussi différent que l'Inde, aussi riche en sensations

nouvelles, lui seraient salutaires. C'est en quelque sorte la mission qu'il lui avait confiée : rentrer guérie. À New York, juste avant de partir, elle avait trouvé un sursaut d'énergie pour remplir le réfrigérateur, ranger les sous-vêtements des filles et rédiger des listes complexes de vêtements, de snacks, d'activités après l'école, de numéros de téléphone de baby-sitters, de tuteurs et d'amis. Au moins il verrait à quoi ressemblait la vie quotidienne de sa femme.

Une camionnette fermée par une bâche kaki se gara juste devant elle. Une équipe de militaires en tenue de combat qui portaient des mitraillettes sur l'épaule en sauta avant de se diriger nonchalamment vers l'intérieur de l'aéroport. Les démineurs ? L'alerte n'était pas finie… Charlotte se rongea une peau au coin de l'ongle. Tous les autres passagers avaient dû franchir la sécurité avant l'alerte à la bombe. Sa valise enregistrée à New York était dans la soute, soit. Mais grâce aux étiquettes électroniques, on enlevait un bagage en cinq minutes quand le passager manquait à l'appel. Si elle ratait son avion, alors qu'elle était en transit et n'était même pas supposée sortir du terminal ? Devrait-elle racheter un billet pour Delhi ? Pourrait-elle seulement partir ?

Tout ça pour un grand crème et trois croissants à la mie fondante qui lui remontaient maintenant dans l'estomac en un suc acide. Après avoir changé de terminal en arrivant de New York tout à l'heure, au lieu d'attendre patiemment l'embarquement pour Delhi à côté du vieux couple indien près de qui elle avait déposé son bagage de cabine qui pesait sur ses épaules après la nuit trop courte, elle n'avait pu résister au désir de se prouver sa liberté en franchissant la

Extrait de la publication

douane pour aller prendre un vrai petit déjeuner français. Le visage d'Adam lui apparut, réprobateur. Il ne comprenait pas qu'elle attende chaque fois la dernière minute, stresse les filles et frise la catastrophe. Quand il suffisait de partir à temps. Elle créait elle-même des situations de panique. Il avait raison. Elle pourrait être en train d'embarquer. Après le petit déjeuner, elle avait traîné au magasin Relay pour y acheter tous les magazines qu'elle dégusterait pendant le vol comme des bonbons Haribo. Elle s'apprêtait à retourner à la porte d'embarquement quand elle avait remarqué le joli stand Ladurée, vert-gris, imitant une voiture ancienne, avec ses petits gâteaux ronds de toutes les couleurs. Incorrigible gourmandise. Un spectateur extérieur en aurait conclu qu'elle cherchait à rater son avion. À une minute près elle serait passée.

Par la porte vitrée elle jeta un coup d'œil dans le terminal. Une foule attendait devant l'accès à la douane. Elle s'efforça d'être plus zen. Ce n'était pas une question de vie ou de mort. Ou peut-être que si, justement. Peut-être bénirait-elle plus tard sa chance miraculeuse, comme un Bostonien qui aurait manqué son vol le matin du 11 septembre et qui, sur le moment, aurait maudit la circulation.

La foule diminuait : le flot s'écoulait. Elle se précipita à l'intérieur et sortit de son sac à main le passeport et la carte d'embarquement.

« Excusez-moi, pardon, mon avion décolle tout de suite ! »

Les gens la laissaient doubler, un peu surpris. Elle avait l'air si nerveuse que le douanier regarda attentivement la photo de son passeport, puis son visage. À la sécurité, un vieux monsieur devant elle ôtait sa ceinture avec des gestes hésitants. Charlotte eut presque envie de l'aider pour

Extrait de la publication

accélérer. L'employé dit au vieil homme de lever les mains en passant sous le portique. Son pantalon flottait autour de sa taille. Un long bip résonna.

« Ici, dit l'employé.

— C'est mon pacemaker.

— Levez les bras. »

L'employé bouscula avec sa sonde le vieil homme en chaussettes qui faillit perdre l'équilibre. Une femme aux cheveux blancs voulut s'approcher, mais une autre employée lui intima de rester à distance.

« Mon mari est malade », dit-elle faiblement.

Charlotte ne put se retenir.

« Vous voyez bien que monsieur n'est pas un terroriste, enfin ! »

Plusieurs personnes levèrent la tête vers elle. Un autre employé désigna ses sacs.

« C'est à vous ? »

Il les emportait déjà sur une table à l'écart. Charlotte le suivit, regrettant sa réaction impulsive. L'homme d'une cinquantaine d'années, à la bouche mince et aux petits yeux, lui demanda d'un ton sec d'ouvrir son sac à main.

« Vous pouvez me dire ce que vous cherchez ? »

Tout de suite elle se braquait, incapable de rester calme, aimable et conciliante. Il fouilla la poche en cuir et fit glisser du sac Relay les revues, les barres de chocolat, la bouteille d'eau.

« Elle est vide. J'ai le droit, non ? »

Il s'empara du sachet Ladurée et en sortit la petite boîte décorée d'arabesques.

« Ouvrez-la.

Extrait de la publication

— Ce sont des macarons ! Écoutez, je vais rater mon avion à cause de l'alerte à la bombe ! Il est supposé avoir déjà décollé ! »

Elle lui fourra les gâteaux sous le nez. Heureusement qu'elle n'avait pas son bagage de cabine ; ce sadique se serait fait un plaisir d'en extraire un à un crayons, papiers et serviettes hygiéniques.

Il en avait fini. Elle remballa ses affaires et remit son manteau avant de filer comme une fusée vers la porte 86. Elle n'avait jamais couru si vite, à si grandes enjambées, terrifiée de rater l'avion à une minute près. La sueur coulait sous ses aisselles, et la gorge la brûlait. De loin, elle vit que toutes les rangées de sièges devant la porte 86 étaient vides : les passagers avaient embarqué. Un ruban jaune entourait un périmètre, à l'endroit où se trouvait assis tout à l'heure le vieux couple indien près de qui elle avait laissé son sac à dos, qui n'était pas visible. Elle écarquilla les yeux et sursauta comme sous l'effet d'un choc électrique. Une hôtesse d'Air France lui cria :

« Madame Greene ? On n'attendait plus que vous.

— C'est l'alerte à la bombe, bredouilla-t-elle. Je n'ai pas pu passer !

— On a eu un bagage abandonné. Mais tout est réglé. Votre carte, madame.

— Un bagage abandonné… ? »

Elle baissa les yeux et, les mains prises d'un tremblement, ouvrit son sac à main.

« Oui. On a passé plusieurs appels et personne ne l'a réclamé. La police est intervenue. »

Les joues écarlates, le dos inondé de sueur, Charlotte chercha les documents qui n'étaient ni dans la pochette

Extrait de la publication

en cuir, ni dans le sac Relay, ni dans les poches du manteau. Elle craignit d'éveiller les soupçons en posant d'autres questions. En toute probabilité le sac n'existait plus. Les démineurs avaient dû le faire exploser pour des raisons de sécurité. Non seulement on ne lui rembourserait pas ses affaires, mais on lui donnerait une forte amende pour son infraction à la loi. À l'heure actuelle on ne laissait pas un bagage seul, tout le monde le savait. Elle s'agenouilla et répandit par terre le contenu du sac en plastique. Pas de carte d'embarquement ni de passeport. Oubliés à la sécurité avec l'employé sadique, perdus pendant sa course effrénée ? Son sac, explosé, et l'avion allait partir sans elle ! Pour trois croissants dont la graisse se logerait aussitôt dans ses cuisses ! Elle était nulle.

« Je ne comprends pas ! »

Les larmes inondèrent son visage, alors même qu'elle songeait qu'un tel manque de contrôle était indigne d'une mère de famille de quarante-sept ans et d'une cinéaste dont la photo se trouvait dans les journaux français deux ans plus tôt.

« Ne vous énervez pas, madame. Dans un magazine, peut-être ? Ou dans ce sac ? »

Elle ouvrit en désespoir de cause le sac Ladurée. Ils étaient là. Elle se redressa, consciente d'avoir le nez qui coulait. Le paquet de Kleenex se trouvait dans le sac disparu.

« Bon voyage, madame. »

Elle marcha vers la passerelle où quelques passagers attendaient encore à l'entrée de l'avion. Sa carte verte et ses cartes de crédit se trouvaient heureusement dans son sac à main ; la crème solaire et le produit anti-moustiques,

dans sa valise, grâce à l'interdiction de transporter des liquides en cabine. L'appareil photo aussi, ainsi que son guide. Mais pas ses lunettes de vue et de soleil, ni l'aspirine, ni le roman qu'elle comptait lire pendant le long voyage aujourd'hui, ni son stylo à plume et son carnet de notes. Ni sa brosse à cheveux : elle ne s'était même pas coiffée après sa nuit dans l'avion. Ses clefs de New York, son iPhone ! Des bijoux, les tampons, et tout ce qu'elle avait fourré dans le sac à dos hier avant de quitter l'appartement. Explosé ! Elle n'arrivait pas encore à le croire. Adam rirait-il ou serait-il furieux de son imprudence ? Mieux valait ne rien lui dire.

Un homme en manteau bleu marine devant elle se retourna. Elle l'avait vu pour la dernière fois huit ou dix ans plus tôt à la Maison française de Columbia où il donnait une conférence et il avait vieilli, le front nettement plus dégarni, mais elle le reconnut, car elle avait remarqué son nom dans le programme.

« Bonjour, dit-il aimablement. Comment allez-vous ?

— Oh, bonjour ! »

Elle s'essuya discrètement le nez avec le dos de la main. Roland Weinberg. C'était le moment de tomber sur lui.

Extrait de la publication

ROLAND

Delhi, dimanche 6 décembre

Retour à l'aéroport de Delhi vingt-quatre heures après y avoir débarqué avec Charlotte Greene et Raphaël Éleuthère, seul cette fois, pour accueillir Renata qui arrivait un jour après lui, parce qu'elle s'était convaincue qu'elle ne pouvait pas abandonner son patron deux samedis de suite avant les fêtes — ou plutôt qu'elle voulait en convaincre Roland.

Retour à Delhi après dix-sept ans. Entre l'arrivée tardive de la veille, le réveil brutal ce matin (trois heures et demie heure de Paris), sa conférence à l'université, la table ronde cet après-midi et le cocktail à l'ambassade qui l'avait suivie, Roland n'avait pas eu une minute pour y penser. Il n'avait senti aucune émotion en mettant les pieds sur le sol indien hier, et n'en sentait pas davantage maintenant. Pas de petite madeleine. L'Inde était un passé mort et enterré. Il était désormais attiré par d'autres pays, comme le Japon.

Peut-être serait-ce différent mardi à Trivandrum, et surtout vendredi à Chennai où il avait rendez-vous avec Srikala. S'il avait accepté l'invitation à ce festival, c'était pour retourner dans le Sud où vivait Srikala et où il n'était pas

Extrait de la publication

allé depuis 1981 — vingt-huit ans déjà ! Il se serait passé de ces deux jours à Delhi.

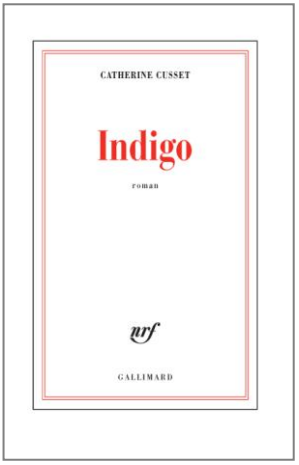
À l'entrée du terminal il avait laissé une foule bigarrée de chauffeurs arborant des pancartes en alphabet hindi et latin, d'organisateurs de voyages, de porteurs de bagages et de familles — comme dans tous les aéroports du monde, sinon qu'il était une heure du matin. En dix-sept ans l'Inde s'était modernisée, l'aéroport était tout neuf, mais le temps et le sommeil y restaient sans valeur. Le terminal lui-même était presque désert, car il fallait acheter un ticket pour y entrer : le tarif de quatre-vingts roupies, un euro vingt, devait être rédhibitoire pour les Indiens. Hormis les militaires en tenue de camouflage qui sillonnaient le hall, la mitraillette sous le bras, seules attendaient cinq ou six personnes. Une femme appuyée contre un pilier leva les yeux de son magazine et le dévisagea. L'avait-elle reconnu ? Ici, c'était quand même peu probable. Il était simplement le seul Occidental présent dans l'aéroport — et le seul homme en costume Kenzo. L'Indienne aussi était élégante, dans sa tenue noir et jaune à la fois traditionnelle et moderne. Une sacoche était posée par terre entre ses jambes. Avocate ou médecin ? Une jolie femme aux longs cheveux de jais, aux grands yeux noirs et au visage allongé qui lui rappelaient Srikala.

L'Indienne ramassa la sacoche et s'éloigna, sans la personne qu'elle était venue chercher. Roland la suivit du regard, étonné. Espérait-elle qu'il lui emboîterait le pas ? Une prostituée qui avait payé quatre-vingts roupies afin de guetter le client au terminal des arrivées internationales ? Elle n'en avait pas l'allure, et le nombre de militaires surveillant l'aéroport rendait ce scénario improbable. Juste

Charlotte. *Roissy, samedi 5 décembre 2009* 11
Roland. *Delhi, dimanche 6 décembre* 21
Géraldine. *Trivandrum, dimanche 6 décembre* 31
Charlotte. *Delhi, lundi 7 décembre* 41
Roland. *Delhi-Trivandrum, mardi 8 décembre* 59
Géraldine. *Trivandrum, mercredi 9 décembre* 73
Charlotte. *Cochin, vendredi 11 décembre* 119
Roland. *Chennai, vendredi 11 décembre* 155
Géraldine. *Trivandrum-Kovalam, samedi 12 décembre* 193
Charlotte. *Kovalam, dimanche 13 décembre* 221
Roland. *Kovalam, dimanche 13 décembre* 251
Géraldine. *Trivandrum-Kovalam, dimanche 13 décembre* 275
Géraldine. *Kovalam, lundi 14 décembre* 303

Remerciements 309

Extrait de la publication



Indigo
Catherine Cusset

Cette édition électronique du livre
Indigo de Catherine Cusset
a été réalisée le 14 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138388 - Numéro d'édition : 244284).
Code Sodis : N53115 - ISBN : 9782072473883
Numéro d'édition : 244286.

Extrait de la publication